

Chacun peut devenir le Juif d'un autre. C'est le point de départ du dernier roman de l'Espagnol Antonio Muñoz Molina : une somme sur l'exil, le mal et l'altérité, entre essai et fiction.

## le catalogue du pire

---

ANTONIO MUÑOZ MOLINA SÉFARADE  
(Seuil)

---

Nous sommes en 1995. Antonio Muñoz Molina se promène à Paris. Il aime cette ville et la connaît bien, lui le natif d'Ubeda, cette modeste cité du sud de l'Espagne dont il a fait le territoire fétiche de ses premiers récits. Mais en 1995, tandis qu'il entre un peu par hasard dans une librairie du quartier Latin, Molina a cessé depuis longtemps d'être un petit provincial andalou : ses livres ont été couronnés par les prix les plus prestigieux et il s'apprête à rejoindre, à 40 ans à peine, l'assemblée très select de la Real Academia de letras – l'équivalent de notre Académie française. Bref, c'est un jeune notable des lettres, dont le polar dostoïevskien – titré en français *Pleine Lune* – est alors promis à un succès considérable.

Pourtant, en ce jour de 1995, dans une banale librairie d'occasion du V<sup>e</sup> arrondissement, c'est un autre Molina qui s'annonce, sans le savoir encore : l'homme qui achète *Par-delà le crime et le châtime*nt de Jean Améry ne pourra plus écrire tout à fait comme avant. La découverte du livre d'Améry sur Auschwitz sera un choc : quelque chose se dit là, dont il va falloir interroger la nature, questionner lentement les échos chez Primo Levi, étudier les ramifications chez Margarete Buber-Neumann, Victor Klemperer ou Kafka. Non pas faire œuvre d'historien de la Shoah, mais comprendre en

l'écrivant l'intimité du rapport qui unit aux victimes, l'étrangeté qui rapproche des survivants : se lire, en somme, dans le lien à l'autre. Se confronter à l'impossible.

Nous sommes en 2003. Antonio Muñoz Molina est de retour à Paris, à deux pas de la librairie où se décida – en partie – le destin de son nouveau livre, *Séfarade*. Plusieurs années ont passé depuis la lecture du témoignage d'Améry, et cette durée est à la mesure d'une œuvre ambitieuse, dont les éclats et les miroitements rappellent un peu W. G. Sebald ou Claudio Magris. *Séfarade* échappe aux genres traditionnels pour fonder sa propre identité de frontière : à la fois essai et fiction, autobiographie et roman, c'est une somme inclas-

sable sur l'exil, le mal, l'altérité. Ses dix-sept chapitres sont autant de voyages au pays des livres et de l'Histoire la plus terrible, celle des persécutions et du départ définitif.

*"Le mouvement du livre a été une surprise pour moi-même"*, explique un Molina affable, légèrement timide, beaucoup moins crispé que ne le laissent croire ses portraits. *"J'ai commencé à écrire un petit récit, sans intention précise, car l'idée d'un roman ne venait pas et j'étais un peu désespéré. C'est l'histoire, presque fantastique, de cette femme juive exilée au Danemark, qui revient en France après la guerre et se retrouve enfermée dans sa chambre d'hôtel, dont la porte, soudain, ne peut plus s'ouvrir. Cette anecdote m'avait beaucoup impressionné*



et, en la transcrivant, j'ai eu l'idée de la relier à l'histoire – elle aussi réelle – de l'homme dans un train à Tanger, qui voit la femme de sa vie mais est incapable de se lever pour lui adresser la parole... Puis j'ai trouvé ce titre, *Séfarade*, qui a fait éclater quelque chose en moi."

C'est un big-bang romanesque car, à partir de l'appariement de ces deux histoires a priori distinctes, l'écrivain a été pris dans une toile de coïncidences et de lectures qui l'ont fait renoncer à toute structure préétablie : il s'est, dit-il, laissé entraîner par un matériau narratif extraordinaire, directement emprunté aux témoignages de ceux qui ont – comme Milena Jesenska, l'amie de Kafka – connu dans leur chair le pire du siècle à peine passé.

**Faire de la littérature avec l'expérience du pire n'allait pas de soi.** Molina en a conscience : "Je ne suis pas postmoderne, précise-t-il, je ne crois pas qu'histoire et fiction soient la même chose." Simplement, elles communiquent pour rendre compte d'une sorte de traumatisme initial : "Le point de départ du livre, c'est la prise de conscience que chacun peut devenir le Juif d'un autre." Cette expérience – brutalement vécue par Améry, lorsqu'il réalisa, en 1935, dans un café viennois, qu'il était juif alors qu'il se pensait simplement autrichien – explique le dispositif du livre de Molina, dont les personnages, réels ou fictifs, ne cessent d'échanger leur place tandis que le "tu", multiple et omniprésent, réfracte en mille endroits la figure unique de l'auteur. *Séfarade* serait-il un autoportrait ? Plutôt une "encyclopédie des exils", répond Molina, même s'il admet qu'y entre pour beaucoup ce "sentiment très ancien de ne pas appartenir tout à fait au monde qui m'entoure".

Bien sûr, cet exil intérieur n'a rien à voir avec la déportation à Auschwitz, mais c'est la notion d'"étrangeté" qui permet à l'auteur de relier perception intime et tragédie historique. Là est l'enjeu du livre : être un autre, non pas en usurpant la place des victimes, mais en acceptant de considérer leur histoire – d'ailleurs plutôt négligée en Espagne. "Si j'aborde l'histoire des Juifs européens, explique Molina, c'est à travers mon expérience personnelle. C'est une expérience littéraire, puisque écrire c'est se mettre dans la peau d'un autre, mais aussi morale et surtout politique. Il faut savoir devenir à son tour l'étranger, pour éviter ce qui s'est passé par exemple en Yougoslavie, pour lutter contre nos préjugés, notre idéologie. Et c'est une atti-

tude politique particulièrement nécessaire aujourd'hui, si on veut essayer de penser la notion d'identité collective."

**Mais *Séfarade* n'est pas qu'un essai consacré à la mémoire de l'Holocauste.** C'est aussi un album de souvenirs, où le singulier communique avec le collectif : un catalogue de matières et de sensations enfantines, dans une province rurale, lointaine, qui oblige à un voyage vers le passé d'un pays ambigu. "L'histoire politique de l'Espagne au XX<sup>e</sup> siècle est une histoire de l'exil : les vaincus de la guerre civile ont dû partir à l'étranger... Pour un Espagnol, l'exil est une expérience politique majeure, et ce n'est pas pour rien que le premier exil massif a été celui des Juifs, dont la communauté espagnole était au XV<sup>e</sup> siècle la plus importante d'Europe..."

Ainsi la boucle thématique se referme-t-elle, pour s'ouvrir à nouveau un peu plus loin : *Séfarade* ressemble à la conversation de son auteur, qui procède sans s'égarer par détours et bifurcations, reprises et variations. Molina tourne ainsi autour du motif de l'altérité, pour constater en souriant que lui-même joue à l'exilé, puisqu'il enseigne une partie de l'année la littérature espagnole à New York.

L'Amérique est très présente dans *Séfarade*. En raison de l'arrière-plan autobiographique, mais plus certainement à la manière d'*Amerika* de Kafka : métaphore de l'ailleurs, qui oblige en voyageant – fût-ce fictivement – à considérer l'autre en soi. "Devenir un tu", résume Molina avec malice, en écho au chapitre intitulé "Tues", dont l'ambivalence phonique l'enchanté. Devenir Kafka, a-t-on envie d'ajouter, tant la figure du Pragois hante le labyrinthe narratif de *Séfarade*. Identification poignante lorsqu'il est question de la maladie, autre expérience de l'altérité : dans des pages magnifiques, le personnage de Molina compare sa peur de la leucémie au refus de Kafka d'écrire le mot "tuberculose" dans son journal.

La mort est là, furtive, qui passe en douce dans une anthologie des pires catastrophes du siècle. Lesquive et le gouffre : tel pourrait être l'exergue du livre, le blason de l'homme. "Vivre en Amérique, conclut alors Molina, c'est apprendre à devenir personne." *Séfarade* parle – magnifiquement – de ce devenir-là.

**Fabrice Gabriel**

Traduction de l'espagnol par Philippe Bataillon, 476 pages, 22 €.



le 17 : Brest / Le Vauban  
le 19 : Paris / La Boule  
le 20 : Grenoble / L'Entre  
le 21 : Strasbourg / La L



Nouvel album

**FIP**

livres. les inrockuptibles. 73

**In**